LE PLUS ORIGINAL DES CAHIERS,

Extrait de celui d'un Fou qui a de bons momens.

Souvent l'augufte vérité
Prend le mafque de la folie.
Par MOI.



AU GRELOT.

Chez MOMUS, Imprimeur des Maniaques.

1789.

LE PLUS ORIGINAL DES CAHIERS,

Extrait de celui d'un Fou qui a de bons momens.

Il y a tant de fous qui parlent États-généraux, que, parmi le grand nombre, il y en a qui raiſonnent quelquefois juſte. Celui dont je mets quelques idées au jour, eſt attaqué d'une archi-folie ſans exemple. Mais, après les criſes de la plus étonnante extravagance, quand ſon ame eſt tranquille, que ſes penſées ſe rallient, il parle avec aſſez de juſteſſe pour ſe faire écouter. Je n'ai preſque rien voulu élaguer de ce qui lui appartient, parce que dans le chaos même de ſes idées, il eſt poſſible de trouver des matériaux utiles. Quelqu'un va dire : Voilà le Français ; il

traite les matières les plus ſérieuſes avec le rire & la plaiſanterie. Eh! Meſſieurs, laiſſez-nous nous égayer un peu; aſſez & trop long-temps la grave politique & la réforme auſtère nous ont ennuyé de leurs redites éternelles : d'ailleurs, quand il feroit vrai que tous les Français fuſſent des fous, la Grèce, ſi vantée, ne compta bien dans ſa ſplendide étendue que *ſept ſages*; jugez du nombre de ſes fous. Celui que je copie eſt ſouvent triſte, rêveur. Les difficultés preſqu'inſurmontables qu'on rencontrera ſans doute pour opérer le bien, n'ont pas peu contribué à lui brouiller la cervelle. Il pleure, quand il ſonge que des hommes, qui ne prêchent que concorde, que bonne union, qu'humanité, qu'abandon généreux des ſuperfluités, ſoient diviſés entr'eux pour mettre ces vertus en vigueur, ſoient attachés encore à de chimériques diſtinctions, ſoient ambitieux, féroces même juſqu'à la rage. L'effroi ſe peint ſur ſon viſage, quand il penſe qu'ils ont trempé, dans

le ſang de leurs frères, des mains qui ne devoient ſervir qu'à les défendre, & qu'à parer les traits de la tyrannie.

Sa manie eſt de croire être indiſtinctement un perſonnage important, ou avoir été admis avec diſtinction chez les grands. Quand il ſort de cet état de trouble, ſes organes ſont affoiblis, & ſon imagination ne s'arrête que ſur de petits objets. Je me ſuis impoſé la tâche de ne le pas déſigurer ; vous allez le voir tel qu'il eſt : un grand fond de ſenſibilité qui paroît l'animer, vous le fera ſans doute juger avec indulgence.

Sur la difficulté de remédier à tout, je lui ai entendu dire :

Comment, va-t-on s'écrier, ſe pourra-t-il que les états-généraux s'occupent de tant de réclamations ? comment pourront-ils négliger de vaſtes projets, de grandes réformes, & travailler au grand œuvre de la régénération, ſi, plutôt de fixer leur attention ſur les tableaux d'un Rubens, ils s'arrêtent aux bamboches

d'un Tenière ? Mais, ignore-t-on qu'un royaume eſt un grand ménage, dont les détails, quelque minutieux qu'ils puiſſent être, ſont tous d'une importance majeure ? Trop négligés, ils deviennent pernicieux, & le grand tout ne peut être parfait, ſi toutes les parties qui le compoſent ne concourent pas à lui donner cette perfection. Un petit mal négligé, fait couper tous les jours une jambe: les petits maux multipliés dans un grand état, le gangrenent & peuvent cauſer ſa ruine. La France, en ce moment très-malade, en eſt la preuve; & ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on aſſemble douze cents médecins pour la tirer d'affaire. Or, il eſt donc de la plus grande importance qu'on faſſe une bonne conſtitution, qu'on examine toutes les plaies de la malade, qu'on la tâte par-tout, & qu'on s'arrête principalement aux endroits les plus douloureux de ſon grand corps.

Sa maladie la plus grave, eſt cette évacuation ſurabondante, appellée *déficit;* ce qui lui donne un fond de mé-

lancolie & de triſteſſe qu'il faut faire diſparoître. Mais ſi, comme on le dit, on eſt diſpoſé à demander une conſtitution nouvelle, aſſiſe ſur des baſes inébranlables, avant d'accorder aucun impôt, comment veut-on, pendant le temps qu'exigera la refonte des anciennes loix, ſubvenir à tous les beſoins de l'état multipliés à l'infini, & renouvellés tous les jours ?

Il faudroit ſagement arrêter proviſoirement ce qui paroîtra convenable, quant aux impôts, & revenir ſur le réglement momentané qu'on aura fait pour le ſeul temps de la tenue des états-généraux, quand on aura terminé les opérations importantes que la nation attend & deſire avec tant d'ardeur. Je crois cet article eſſentiel, car cette roue, du mouvement de laquelle la tranquillité publique & l'ordre dépendent, ne doit pas tout-à-coup ceſſer de ſe mouvoir, elle ne doit point avoir de momens de repos.

Les articles ſuivans ſont des lambeaux de déclamations & de projets de réformes fort ingénieux & très-utiles.

Empêcher qu'un homme poſsède deux bénéfices ou deux charges, ou le forcer à ſe faire faire deux têtes & quatre bras.

Chaſſer de Paris tous les abbés qui auroient abjuré les autels pour vivre avec impunité dans la ſuperbe cité avec une jolie ſervante, faire de mauvais livres ou de fauſſes lettres-de-change, & déshonorer le corps qui ſe dit orgueilleuſement le premier ordre de l'état, quoiqu'il dût n'y jamais paroître dans le temporel.

Exiger qu'on faſſe planter des arbres à fruit dans les promenades publiques, afin qu'il fût plus agréable de ſe voir tomber dans la bouche un bon abricot qu'un marron d'inde.

Faire creuſer davantage les baſſins des Tuileries ; faire planter des citronniers aux environs, & prier le gouvernement qui, depuis ſi long-temps, eſt forcé de retrancher le déjeuner des rentiers, de faire changer l'eau croupie des baſſins en bonnes limonades, en fourniſſant lui-même le ſucre, afin qu'on en ait toujours de toutes prêtes pour ſe rafraîchir.

Oter au Temple ſon privilége ; car c'eſt le temple des fripons.

Faire viſiter, dans tous ſes détails, la baſtille aux miniſtres, auſſi-tôt après leur nomination, afin qu'ils ſachent tout le mal qu'ils vont faire à ceux qu'ils ſeroient tentés d'y faire mettre pendant leur miniſtère.

L'autruche digère facilement les métaux ; il ſe pourroit qu'elle fût le ſymbole de la prodigalité : c'eſt ce qui fait peut-être mettre de ſes plumes aux chapeaux qu'on a préparés pour quelques têtes de

l'aſſemblé. On auroit dû y ajouter quelques plumes de milan ou de paon, ce ſeroit encore plus d'étiquette. (1)

Moyen pour que les députés ne coûtent que deux ſols par jour au gouvernement.....; s'adreſſer à M. le curé de Sainte-Marguerite, pour la forme des marmites & la doſe de pommes de terre.

L'académie étant dans l'uſage de récompenſer les actions héroïques, ſera invitée à couronner l'ouvrier qui en a fait une ſi belle à Verſailles, que tout bon Français lui doit un tribut d'éloges & d'admiration. On gravera ſur ſa médaille : *Le roi ſoutenu & ſauvé par le tiers-état.*

---

(1) Je compare les grands au paon, & le peuple aux pieds qui ſoutiennent la bête au beau plumage. L'oiſeau s'indigne, il crie quand il voit ſes pattes; il a pour elles un petit air de mépris; mais il ne marcheroit pas ſans elles.

A propos de ce bon prince, ayant appris que je l'aimois autant, n'a-t-il pas voulu me voir pour avoir un entretien avec moi : Dieu, quelle fut ma joie quand j'en reçus l'ordre ! Bien diſpoſé à faire entrer avec moi, ſans qu'on s'en apperçût, la vérité dans un ſéjour qu'elle ne fréquente qu'en tremblant, je pars & j'arrive. Ah ! comme je fus reçu ! un fermier-général m'auroit regardé d'un œil plus fier & moins familier : encore tous ſes valets m'auroient-ils rebuté, ou ſe ſeroient mocqué de ma perſonne avant de m'avoir introduit. Il me parla avec bonté, même de ſes affaires domeſtiques. Tu m'aimes, me dit-il, j'ai voulu te voir. Le ſuffrage d'un honnête homme ne m'eſt point indifférent ; écoutes : Pour être chéri de mon peuple, j'ai pris pour modèle Henri IV ; le premier tréſor des rois eſt l'amour de leurs ſujets : je veux être bon, franc, loyal, juſte & populaire comme lui. En arrivant au trône, je l'ai trouvé trop brillant, & plus fait pour qu'une divinité s'y plaçât qu'un

mortel : j'en ai diminué l'éclat; il ne lui en reſte que ce qu'il faut pour ſoutenir mon rang ſuprême, & ma dignité de ſouverain. Ma cour eſt encore ſplendide; mais comme ce n'eſt pas l'ouvrage d'un moment d'y remédier, j'eſpère d'avance qu'elle ſuivra par la ſuite mon exemple : elle apprendra, en m'imitant, qu'on peut être grand ſans trop de faſte. Une noble ſimplicité pourroit-elle ternir l'éclat d'une couronne qui brille aſſez aux yeux des ſages, quand on ſait la porter comme moi ? Un charlatan qui veut tromper le peuple & lui vendre des poiſons à prix d'or, a beſoin de clinquant. Il eſt au-deſſous d'un prince, qui ne veut que ſon bonheur, de chercher à l'éblouir avec de telles reſſources. Je me propoſe dans mon cœur paternel, de faire ſucceſſivement quelques réformes utiles. Le bon roi que j'imite avoit tout au plus trois habits ; un de bataille, un de chaſſe, un de cour. Le premier étoit une cuiraſſe, le ſecond étoit de peau, le troiſième de drap de Sedan; parce que, diſoit-il, il

auroit été fâché de porter un habit tissu par une main ennemie, qui, peut-être, auroit trempé dans le sang de ses enfans. Ceux que je ferai faire dorénavant seront de même (1). J'ai pour ministre un étranger vertueux. Il est honnête homme, surtout, & ne me trompera jamais. Pour qu'on ne parvienne pas à me le rendre odieux, j'écarterai d'autour de moi tous les flatteurs dangereux, & malgré les sifflemens des couleuvres de l'envie, je le conserverai, parce qu'en l'étudiant, j'ai appris à le connoître, & que je craindrois que la postérité ne m'accusât d'avoir été ou coupable, ou trop foible, en l'éloignant de moi. Je règne, à ce qu'on dit, sur un peuple de fous; aussi m'aiment-ils à la folie, parce qu'ils savent que j'en veux faire un peuple d'heureux. Mes sujets sont de ces fous aimables dont on fait tout ce qu'on veut, en leur servant

---

(1) Et les manufactures en iront mieux, quand le souverain lui-même portera des étoffes françaises.

un grain de cette denrée célefte qu'on appelle honneur.

L'étiquette, qui fe promène gravement avec l'ennui, fon frère, dans mon palais, s'en fera chaffer : né pour commander, je rougis d'en être l'efclave.

Comme je n'ai pas auffi bon appétit que Gargantuas, & qu'un eftomac de majefté n'eft pas plus grand qu'un autre, j'examinerai avec foin les dépenfes de ma table, & je ne veux plus que mon cortège royal, ainfi que ceux qui fe difent mes confeillers-nés, mangent autant dans un jour, qu'il en faudroit pour nourrir une armée pendant quatre, dans un temps où mon pauvre peuple fait le diable, & caffe les vitres pour avoir du pain.

Ce ne fera plus fans mon aveu, & fans une extrémité néceffaire à employer pour le repos de la fociété, & pour la fûreté de mes bons & fidèles fujets, qu'on exilera un citoyen, ou qu'on le jettera dans des cachots.

Mes amis, votre liberté m'eft chère;

en abuſeriez-vous jamais, puis-je craindre un pareil outrage !

Enfin, j'ai le bonheur d'être appellé le meilleur des rois, le bon ami du peuple : mais mon cœur ne ſera jamais content, que lorſque celui de mes enfans le ſera.

Il n'eut pas plutôt fini, que je penſai me jeter dans ſes bras, & l'embraſſer tendrement. Le reſpect me retint ; mais je me proſternai à ſes pieds, & les arroſai des larmes du ſentiment & de l'admiration.

Suite des fragmens de projets, réformes, &c.

Quand je vais au marché de Flore pour acheter de quoi parer mon parterre, un bras robuſte m'arrête, & très-cavalièrement on me demande ſi je veux vendre ma liberté. Le quai de la Ferraille eſt la grande manufacture des héros ; c'eſt-là qu'on s'enrôle pour être un Céſar, c'eſt-là qu'on fait des Alexandres

à dix ſous la paire. Il en faut ſans doute: mais cette foule de ſpadaſſins déſœuvrés & ſans mœurs, toujours prêts à ferrailler, à quereller, n'eſt-elle pas plus à charge à l'état qu'à profit ? ne pourroit-on pas aviſer aux moyens d'en diminuer le grand nombre ? On a rendu l'état militaire ſi peu attrayant, qu'on diroit qu'on n'exige plus que des machines, & qu'il faut mille ruſes pour décider un homme à ſe ranger ſous les drapeaux de Mars. En face de ce quai des ferrailleurs, ce ne ſont point des hommes qu'on trafique, mais des chiens. Ce commerce eſt une excuſe pour les drôles mépriſables qui le font, & qui ne ſont pas apoſtés journellement là pour rien : voyez-les ſeulement pour en juger.

Mais ces chiens vendus ſouvent ſi cher, & pour la perte deſquels on ne rougit pas d'offrir juſqu'à *dix louis* de récompenſe, devroient ceſſer d'être un objet de commerce.

Nous avons au moins trois cents mille chiens à Paris; à trois livres par chien,

je gagne tout d'un coup neuf cents mille livres par an pour les pauvres, de qui les chiens rognent la ſubſiſtance. Hommes à grands projets, vous allez rire du mien, mais il peut s'exécuter. Je ne prétends pas japper ici contre la race des Barbets, des Epagneuls, des Dogues, des Roquets, des Bichons, des Danois, des petits Lions, des Loups-loups, des Baſſets, des Braques, des Courants, des Lévriers, des Limiers, des Tournes-broches & des Mâtins, & prêcher contre cet immenſe troupeau une Saint-Barthelemi de chiens; mais on en verra diminuer inſenſiblement le grand nombre, quand il faudra payer pour en élever. J'en ai vu couchés ſur le damas, & refuſer une aîle de poulet; tandis que des malheureux avoient à peine de la paille pour dernier lit de douleur, & finiſſoient ſans ſecours.

Je viens de parler d'animaux ſuſceptibles d'éducation, parlons d'une autre eſpèce incapable d'en donner. Pourquoi

trouvons-nous la plupart des Pariſiens peu inſtruits, c'eſt que leur enfance eſt confiée à des Gâcheux ? J'entends par gâcheux, une race d'animaux amphibies, moitié laïcs, moitié abbés. Echappés de leur province, où jamais ils n'ont acquis de talens dans aucun genre, rebuts des colléges & de la bonne ſociété, ſans éducation, ſans vertus, ſans principes ſûrs & ſouvent ſans mœurs, ils viennent pour chercher fortune à Paris, ſachant conjuguer *doceo*, pouvant à peine diſtinguer le ſubſtantif d'avec l'adjectif, & lire Horace ſans broncher; ils achètent pour trois livres, chez le ſecrétaire du grand-chantre, qui ne ſait pas lire, le droit de flageller les petits garçons de la capitale, celui de leur caſſer les doigts avec des férules, de leur tirer les oreilles, de les mettre en captivité; mais jamais celui de les inſtruire, d'en faire des enfans reſpectueux, des ſujets dont un jour la ſociété puiſſe s'enorgueillir. La plupart des penſions de Paris ſont pitoyables. Ce n'eſt pas heureuſement

ſans

ſans exception. Voilà pourtant les gens de mérite à qui l'on confie l'éducation des hommes ; cette éducation ſans laquelle il eſt ſi difficile d'être recommandable. Parens inſenſés, que peuvent être un jour vos enfans avec de pareils inſtituteurs, avec de ſi triſtes modèles ?

Autre moyen pour que les députés ne faſſent pas renchérir trop les vivres à Verſailles. Il nous paroît plus noble que le premier, qui n'a pas été donné ſans deſſein : ce n'étoit qu'une alluſion pour faire ſouvenir à cette auguſte & reſpectable aſſemblée, combien de malheureux ont été réduits, pendant l'hiver, à l'extrême misère, & combien ſur-tout elle doit employer de moyens pour la prévenir. Mais indiquons notre moyen : Il faudroit commencer par détruire les capitaineries, & faire tuer chaque jour aſſez de gibier pour en régaler Meſſieurs nos députés. N'eſt-il pas juſte qu'on ſerve des faiſans, des perdrix, du chevreuil, du ſanglier, du lièvre, du lapin & des

cailles, à ceux qui doivent enfin faire mettre *au pot* cette fameuſe *poule*, promiſe depuis ſi long-temps ? Dieu veuille que cette vieille bête ne ſoit pas trop coriace, & que chacun en goûte un peu! Un mets annoncé par le bon Henri, doit être un morceau des dieux.

L'éducation eſt la baſe des bonnes mœurs, les bonnes mœurs ſont celles d'un empire, & jamais il n'eſt plus près de ſa ruine, que quand les peuples ſont dépravés; ſtupides, ignorans. Nous avons des catéchiſmes pour la religion, que les enfans ne comprennent preſque pas, & nous manquons du plus néceſſaire & du plus eſſentiel, *un catéchiſme de morale.*

Si, dès leur enfance, les hommes du peuple ſur-tout recevoient les bons principes d'une morale claire & préciſe, on n'en verroit pas tant expirer ſous le fer des bourreaux, on n'en verroit pas tant ſe réunir comme des hordes ſauvages, & ſaccager, incendier, piller au moindre ſignal d'un mécontentement ſans fonde-

ment. Tous ceux qui viennent d'offrir des ſcènes horribles & preſqu'incroyables dans une ville commeParis, étoient-ils des gens éduqués, inſtruits ? avoient-ils dans le cœur aucuns germes de vertus qu'y produit l'éducation ſuivie, en un mot, l'inſtruction ? On dit, mais on a bien tort, qu'il ne faut pas trop inſtruire le peuple, parce qu'il ſecoue le joug qu'on lui impoſe : je dis qu'il eſt dangereux qu'il ne le ſoit que faiblement, parce qu'il n'a preſque rien pour contre-balancer ſes excès & ſes frénéſies. Inſtruiſez-le davantage, il apprendra à reſpecter la puiſſance & les loix, il apprendra qu'elles ne ſont établies que pour ſon bonheur & ſon appui, ou du moins qu'on a eu cette intention en les faiſant; & ſa rage alors ne s'animera plus que contre un Néron, qui voudroit le mettre aux fers, mais non contre un Titus, bon, ſage & juſte, qui voudroit briſer ceux qu'il porte.

On pourroit faire le dénombrement des enfans du peuple en état d'aller à

des écoles publiques, & forcer les parens à les envoyer, ſous peine d'une amende proportionnée aux facultés du délinquant. Une multitude de jeunes gens s'élèvent dans l'habitude de demander l'aumône ; d'autres font des métiers qu'on n'oſe pas dire ; d'autres, & ceux-là ſont le plus grand nombre, ſont employés à faire des *jockeis*, & c'eſt ainſi qu'on élève dans la pareſſe & la corruption des milliers d'individus, & que les vices ſe propagent avec les générations.

Viſiter toutes les priſons, & ſavoir le nombre des captifs & les délits qui les retiennent ſous la ſauve-garde des loix ; renvoyer ceux reconnus innocens, & juger les autres.

Pourquoi ne créeroit-on pas des inſpecteurs pour les priſons, prépoſés pour écouter les plaintes des priſonniers, ſi ſouvent maltraités par de groſſiers & féroces géoliers, & à qui on refuſe les plus minces ſecours. Cette conſolation

feroit une acte d'humanité envers ceux que la févérité de la loi enlève avec raifon à la fociété.

La Baftille.

Comment! la France, ce pays dont on vante, je crois mal-à-propos, la douceur des mœurs & l'humanité, conferveroit ces gouffres affreux, cette Baftille formidable! quoi! Paris, cette reine du monde, où le bon goût, la politeffe, les arts aimables & l'urbanité règnent, a dans fon fein cette prifon effrayante! quoi! cette ville fuperbe, riche & fplendide, compte au nombre de fes édifices majeftueux cette maffe hideufe, infernale & funefte! Quel eft le citoyen qu'enflamme l'amour de la liberté, qui ne s'armera pas d'un pic vengeur pour aller démolir fa part de ces tours exécrables, élevées par le defpotifme & la barbarie? Que, jufqu'au nom, ce lieu d'horreurs foit enfeveli dans l'oubli. Grand Dieu! que d'inno-

cens, abandonnés de la nature entière, y ſont expirés victimes de la haine ou de l'intrigue atroce, au milieu des langueurs, du déſeſpoir, des tourmens & des larmes ! O toi (1) célèbre & malheureux captif, qui, pendant trente-neuf ans, fis retentir de tes ſanglots ces voûtes ſépulcrales, dis les maux qu'on t'y fit ſouffrir ! Créature malheureuſe, avois-tu fait des crimes pour gémir ſi long-temps dans les fers ? Le ſoleil éclaire des bêtes féroces, & l'homme innocent, l'homme, cette image de la divinité, paſſe des jours cruels dans les ténèbres des cachots, dans des abîmes que ſes ſemblables ont creuſés pour l'engloutir !

O ! Louis, prince adoré par un peuple que tu chéris, pourras-tu laiſſer ſubſiſter ces murs odieux, où flotte depuis ſi long-temps l'étendard enſanglanté de la tyrannie ? Ne crains pas que des Français abuſent de ce bienfait. Conſulte ce cœur ſi bon, qui te conduiſit (2) ſouvent, pour

(1) M. le Ch. de la Tude.

(2) Le roi alloit enveloppé d'un manteau,

y répandre des largeſſes à pleines mains, chez l'indigent prêt à expirer de beſoin, dans les bras décharnés de ſes enfans affamés & languiſſans. Ah! je me plais à te rappeller ces plus belles jouiſſances de ta belle ame, pour t'apprendre qu'aucun de tes ſujets ne les ignore, malgré la modeſte précaution que tu prenois pour les cacher. Fais ouvrir ces portes de fer, & frémis à l'aſpect effroyable de tant de maux réunis contre des hommes, contre tes ſujets, tes enfans; entends-les toi-même, proſternés à tes pieds, te demander avec inſtance la vie & la liberté; vois ces viſages livides, pâles & défigurés par les tourmens de l'ame : à l'exemple de la divinité, s'il en eſt de coupables, pardonne; ce droit, le plus bel appanage des rois, t'appartient (1);

en 84, pendant l'hiver, chez les malheureux pour les ſecourir par ſes mains.

(1) Pourroit-on choiſir une plus belle époque pour délivrer une foule de malheureux qui ſont dans les fers, ou pour rappeller les déſerteurs?

justement irrité, sensiblement ému, brise ces fers à moitié rongés par une rouille de sang & de pleurs; fais écrouler ces murs, commande, qu'ils s'abîment à jamais, & qu'à leur place, un peuple d'heureux, gouverné par tes sages loix, fasse élever un monument superbe pour éterniser les bienfaits & la gloire du plus cher & du plus aimé des rois.

Jettez les yeux sur cette foule de mendiants, qui vous assaillissent dans les rues, & remédiez à cet abus révoltant (1). Que doit penser l'étranger qui vient visiter nos cités orgueilleuses, quand il voit l'extrême opulence faire briller, à ses yeux étonnés, tout l'éclat des super-

(1) On trouve donc plus simple de renfermer ces misérables & de les faire périr, que de penser aux moyens de les occuper, & de les rendre utiles à la société, qu'ils finissent souvent de servir de leurs bras robustes, lorsque les besoins les ont exténués. C'est, en vérité, l'abomination de la désolation, qu'on fasse si peu de cas des hommes.

fluités monftrueufes, infulter à l'extrême indigence, couverte de haillons dégoûtans, & toujours prête à employer le crime, dernière reffource que lui laiffe un gouvernement vicieux ? Nous avons des loix pour le punir, on n'en a pas pour le prévenir. Combien, hélas ! le défefpoir & la faim n'en ont-ils pas fait commettre !

Quand j'étois Cadi, car j'ai paffé par bien des grades, je fis quelques folies, dont la multitude fe reffentit. Quel plaifir pour moi, d'être appellé monfeigneur par la cohorte des brigands foudoyés par le gouvernement pour guetter les honnêtes gens, à qui un moment de mauvaife humeur ou d'effervefcence pouvoit faire dire une vérité hardie ! Je faifois tout fervir à mes intrigues, à mes paffions; je ne crois pas avoir été jamais plus fou. Plufieurs de mes agens, marchant fur mes traces, & devenus prefqu'auffi rapaces que moi, fe font retirés avec la valeur de cinquante mille livres

de rente ; & les bouchers & les boulangers leur fourniſſoient le bœuf & la miche toute l'année gratis, pour avoir le droit d'en vendre au plus haut prix dans Conſtantinople. C'eſt bien joli d'être Cadi !

J'aime tout ce qui peut tendre à l'embelliſſement de la capitale. Les extrêmes contraſtes répugnent toujours. Nos quais ſuperbes, nos plus beaux monumens, ſont dégradés par le voiſinage de ces échoppes hideuſes. Mettroit-on, dans un beau ſallon, les meubles de la cuiſine avec des vaſes dorés, des porcelaines & des tableaux ? Qu'on faſſe donc diſparoître, pour une bonne fois, ces vilaines baraques, où le voleur de nuit peut ſe cacher pour vous attendre & vous aſſommer ; & que le Français, qui, par reſpect, paſſe la tête nue devant la ſtatue du bon Henri, ne ſoit plus défriſé par des lambeaux de vieilles tapiſſeries que le vent fait voltiger. Ces triſtes étendards de la misère ne doivent pas ſe déployer

devant celui qui vouloit que tous ſes ſujets fuſſent heureux : cependant, pour que ce bon roi fût toujours entouré de ſon peuple, on pourroit bâtir élégamment en bois de jolies boutiques pour nos orangères.

On crie contre les mœurs, & tous les jours on étale à tous les yeux les gravures & les tableaux les plus obſcènes; & non content de multiplier ces indécentes productions, dont les arts devroient rougir, il y a par-tout des tabatières où l'on voit mille ordures. Une boëte deſtinée à recevoir une poudre ſalutaire au cerveau, ſert à l'enflammer ſouvent par l'image du vice & de la volupté raffinée.

J'ai vu Bicêtre...., Bicêtre, ce lieu terrible, cette vallée de larmes, cet aſſemblage de maux, de malheurs & de crimes. Long-temps après ce ſpectacle hideux, effrayant, mon cœur ſenſible étoit encore étroitement ſerré par la

douleur : je ne ſais quoi de ſombre me ſuivit pendant pluſieurs jours; je m'imaginois avoir vu le Ténare avec toutes ſes horreurs. Un malheureux qui devient fou tombe pourtant au pouvoir des autres hommes : dès-lors que ſon eſprit eſt égaré, que ſon cerveau ſe trouble, & que la rage ou le plus morne ſilence ſont les ſymptômes de cette maladie terrible, vrai fléau du ciel, un fou devient l'eſclave de ſes ſemblables. Se peut-il qu'on alimente la curioſité du public, en les donnant en ſpectacle pour un prix médiocre ? Se peut-il que des hommes enchaînés, comme des tigres furieux, ne ſoient pas cachés à tous les yeux, & qu'on ait à gémir autant ſur l'eſpèce humaine, en jettant un regard de commiſération mêlé de larmes ſur ces triſtes & malheureuſes victimes du délire ? Qu'on les enlève à tous les regards, & qu'on n'outrage plus la nature en les martyriſant, ou en ne leur donnant que des ſecours devenus pour

ainſi dire cruels dans leur diſtribution.

Encore un abus inconcevable. On purge la ſociété d'une infinité de vauriens & de vagabonds qui n'ont pas tout-à-fait mérité d'être pendus, & on les entaſſe dans une priſon auſſi vaſte qu'une ville, où cette même ſociété, qui n'en ſait pas tirer parti, eſt obligée de les alimenter. J'aimerois autant prendre tous les rats de ma maiſon, parce qu'ils mangent ma perruque & mes culottes pendant que je dors, & les renfermer vivans dans une grande cage, pour les engraiſſer juſqu'à la mort.

Faites donc éloigner auſſi les cimetières, car il en reſte encore, & les fonderies & les boucheries. Des ruiſſeaux de ſang infecté & pourri, doivent-ils couler dans des rues où les yeux ne devroient s'ouvrir que pour admirer ? des miaſmes impurs devroient-ils infecter l'atmoſphère où reſpirent tant de beautés ? & les parfums exhalés des plus beaux jardins du monde, devroient-ils être

corrompus par des vapeurs empoiſonnées ? Poëtes, chantez donc les bords fleuris de la ſeine !

Je me ſouviens d'avoir été l'homme du jour en Pologne... oui... en Pologne. J'étois plus écervelé que jamais. Je me crus une créature privilégiée. Le pouvoir des rois devoit s'anéantir à ma voix. Je m'étois fourré dans la tête de changer la face d'un grand empire, & d'en avoir ſeul la gloire. Je criai comme un énergumène contre les innovations ; je dénonçai, je proteſtai, je me fis imprimer vif, je me vantai à outrance, & je me crus un petit Cicéron. Je ne fus, hélas ! que l'idole d'un jour qu'on n'encenſa qu'un inſtant, qu'une tête exaltée qu'on décora comme un jambon de Bayonne, de feuilles qui bientôt furent flétries par le ſouffle empoiſonné d'une haine injuſte; car peu de temps après, je fus député pour la *diette*, ou pour y faire mettre tous les pauvres Polonois. J'avois de beaux projets à préſenter, & mon porte-

feuille étoit garni de difcours préparés avec foin pour toute forte de circonftances.

Je voudrois qu'en ma faveur, & furtout quand on aura lu ce fublime & merveilleux ouvrage, on augmentât le nombre des fauteuils académiques, ou bien plutôt qu'on en mît un de plus pour celui qui, au jugement de l'affemblée nationale, aura le mieux parlé, aura paru le moins intéreffé, & le défenfeur le plus ardent comme le plus fage de la caufe publique; ce feroit-là un fauteuil académique bien mérité ! ce feroit alors quarante-un, & l'académie n'auroit plus de Zéro. Efpérons, Meffieurs, que beaucoup de députés mériteront cet honneur infigne, & que nos tapiffiers de Paris ne pourront pas fuffire aux fauteuils.

Le vin, cette liqueur bienfaifante, qui ranime l'ouvrier fatigué, qui diffipe les foucis du citoyen laborieux, qui foutient & rajeunit le vieillard, eft falfifié

de cent manières. Le peuple, qui ne peut en faire de provisions, boit à longs traits une liqueur dangereuse, une décoction de bois de Brésil ou de bétraves, & on ose lui vendre ces poisons lents douze sous la pinte.

Si la chymie, cette science utile, pouvoit être employée à découvrir les fraudes en ce genre, on lui auroit presqu'autant d'obligations que si elle trouvoit la pierre philosophale. Que d'experts Chymistes, autorisés à cet examen essentiel, visitent donc toute espèce de comestibles ou de liqueurs susceptibles d'être dénaturés; on aura du moins les dons de la Nature tels qu'elle les offre; & des marchands de vin, dans la crainte d'être punis sévérement, ne seront plus des empoisonneurs publics.

Occuper les criminels aux travaux publics, est une chose que demande depuis long-temps cette douce, cette compatissante philosophie, qui n'aime pas l'effusion du sang. Qu'on emploie

ces

ces bras, au lieu de les briser sous le fer des loix (1), à exploiter les mines, à balayer les rues des grandes villes, les places publiques; à curer les fosses, où d'honnêtes malheureux sont étouffés par les vapeurs méphitiques. Qu'on les fasse accompagner par une garde exprès, & qu'ils portent la marque ineffaçable du flétrissement. On pourroit n'abolir la peine de mort, que comme un essai, jusqu'aux prochains États-Généraux : on tâteroit la nation par son plus beau côté, par l'honneur; & si cependant il se trouvoit dans son sein quelques prévaricateurs forcénés & barbares qui abusassent de cette loi, la plus faite pour honorer l'humanité, pour faire admirer la France, dont l'univers imiteroit bientôt l'exemple, il faudroit revenir en gémissant à la cruelle, mais nécessaire obligation de punir de mort un coupable, & signer sa sentence avec des larmes de sang.

---

(1) Le grand nombre des individus qui périssent sur l'échafaud, fait frémir.

La peine du Talion.

Si la peine de mort n'eſt point commuée, il faudra bien auſſi ſe réſoudre à attacher une pierre au cou de tous les griffonneurs, procureurs, huiſſiers, ſergens, commiſſaires, greffiers, &c. &c. & les noyer ſans rémiſſion dans un grand baſſin rempli d'encre, pour avoir inondé tant de malheureux avec des flots de cette liqueur infernale, pour l'avoir vendue la pinte à prix d'or, & fait répandre autant de larmes que leurs noirs complices en ont verſé de gouttes dans les antres obſcurs de l'avare & dévorante chicane. Ces ſuppôts de Lucifer ont tant fait de mal avec ce liquide amer, qu'il eſt bien juſte qu'ils y finiſſent glorieuſement leurs jours ténébreux.

Si la liberté de la preſſe eſt accordée, qu'on n'oublie pas ſur-tout d'établir une punition exemplaire contre ceux qui ſeront convaincus de contrefaçon. C'eſt

un vol manifeſte dont on ſe fait un jeu : eh bien ! ce jeu-là ruine beaucoup de libraires, s'il en enrichit quelques-uns, & trompe beaucoup d'écrivains ſur leurs eſpérances.

Je voudrois que nos magiſtrats euſſent fait leurs preuves, & qu'ils n'achetaſſent pas le droit de juger les hommes, quand ils connaiſſent auſſi peu le droit romain que le droit français, Barthole que Cujas, Lathomaſſière que d'Agueſſeau. Je ne voudrois pas que de jeunes têtes fuſſent les interpretes de la loi. Le Sénat de Rome n'étoit compoſé que de vieillards, qui ſemblèrent autant de Rois aux yeux émerveillés de Cinéas : notre Sénat français, qui regarde d'abord comme la ſource de toutes les vertus d'avoir de vieux parchemins, qui ne veut être formé que de Nobles, plutôt que d'hommes inſtruits, profonds, doués d'une prudence & d'une ſage e conſommées, auroit fait rire le Carthaginois ſtupéfait, qui n'auroit vu ſur nos fleurs de lys que

de jolies poupées, aussi plaisantes que creuses; & peut-être se seroit-il écrié, comme le renard de la fable : *O lepidæ capita! non habent cerebrum.*

Dans beaucoup de parties de finance la cour place des sujets. Bien loin de trouver mauvais qu'elle se réserve le droit de faire des heureux, je ne ferois qu'applaudir à ses vues, si, dans la distribution de ses dons, elle n'étoit souvent trompée. Le fils d'un valet protégé, obtient presque toujours ce qu'on refuse à l'homme honnête, qui n'a point de voix pour parvenir jusqu'aux protections puissantes. Le mérite languit, quand la bassesse sort de la fange & s'élève. On ne prend pas assez de précautions dans le choix des sujets entre les mains desquels les intérêts publics sont confiés. Les chefs eux-mêmes, sollicités, importunés, oublient quelquefois qu'ils ont sous leurs ordres des hommes bien nés, & que l'éducation rend en quelque sorte leurs égaux, si la différence des places

& de la fortune admet des diſtances; & cédant aux ſollicitations multipliées, juſqu'aux fils de leurs portiers deviennent les confrères d'un gentilhomme même, que l'infortune a pourſuivi juſques dans la pouſſière des bureaux. La haine, le mépris, le dégoût, naiſſent des nuances confondues, ſur-tout dans des états honnêtes. Sans orgueil, je dirai qu'il faut de ces nuances dans la ſociété; ſans cela, plus d'accord, plus d'harmonie.

En parlant de valets, de ces êtres multipliés à l'infini, de cette multitude innombrable de fainéans, qui préferent à une vie active & laborieuſe la molleſſe, le repos, les vices & la bonne chère, il me paroîtroit aſſez juſte qu'on créât ſur eux un impôt. De cette manière, au moins cette claſſe oiſive, & qui ſurcharge de ſa maſſe monſtrueuſe le ſol qu'elle appauvrit plutôt qu'elle ne le fertiliſe, préſenteroit une reſſource à l'état, d'autant plus avantageuſe, qu'elle

diminueroit le nombre effrayant de ces grands inutiles. J'ai bien parlé d'un impôt ſur les chiens ; ceux-là du moins ne trahiſſent, ne volent, ne pillent jamais leurs maîtres ; ils leur ſont ſoumis, utiles & fidèles ; & bien loin d'en être jamais les eſpions (1), ils les gardent la nuit contre les attaques des voleurs.

États-Généraux, ah ! de grace, écoutez la voix d'un pauvre piéton, qui ne ſort pas dans Paris ſans frémir. Taxez ſi haut les cabriolets, machines inventées par le Démon des aſſaſſins, qu'on voye au moins dix mille Élégans de plus à pied dans les rues au bout d'un an.

Et les gros équipages auront-ils toujours impunément le droit de couvrir de boue la robe ſimple & blanche de la jolie bourgeoiſe, qui va dîner chez ſes amis ? Encore un bon impôt bien ſolide ſur ces maiſons roulantes ſurchargées

(1) Pluſieurs valets ſont eſpions de police.

de dorures. Avez-vous vu ce Long-champ ? avez-vous vu quel jour on a choiſi pour étaler toute l'inſolence d'un luxe dévorant ? Quelle armée de valets ! que de bras inutiles ! quel ſpectacle ruineux pour la nation qui le donne ! Vous, piétons, pygmées poudreux, qui n'étiez là que des inſectes rampants ſous l'herbe flétrie, qui d'entre vous peut ſe vanter de n'avoir pas payé pour voir, ſur cette vaſte ſcène, ces grands & pitoyables acteurs, ſifflés par la raiſon, bernés par les Démocrites, & mépriſés par les Sages ?

Défendre, ſous peine d'être déshonoré, à un chevalier de S. Louis d'être le Caudataire d'un évêque. Celui qui, par état, doit être à la tête d'une phalange de grenadiers françois, ou porter l'étendard de la victoire, ou planter d'un bras vigoureux une échelle pour monter à la brêche, & montrer le chemin de la gloire aux héros qu'il conduit, eſt-il à ſa place derrière un... prélat ?

On dit qu'il faut que quelque peintre privilégié ait sûrement des droits sur l'illumination de Paris, pour qu'on économise autant sur cet article. On devroit inviter l'artiste (1) favorisé à ne pas tant user d'huile, & pour lors on ne se régleroit plus sur les phases de la lune pour éclairer Paris, qui ne devroit jamais cesser de l'être, quelque temps qu'il fît.

Un tronc pour les grêlés & les incendiés, seroit la meilleure précaution pour réparer les misères que ces accidens funestes entraînent après eux. Je voudrois que la main des plaisirs pût essuyer les larmes de la douleur : ce seroient eux qui devroient remplir cette caisse de bienfaisance, & qui devroient grossir ce dépôt sacré que l'humanité contempleroit avec joie : les fléaux destructeurs alors seroient moins à redouter. Paris devroit donner l'exemple ; & j'aime à dire que

(1) Ce n'est pas sans cause qu'on écrit ceci en passant.

ſi cette vaſte cité renferme malheureuſement dans ſon ſein bien des vices, elle a du moins le bonheur d'offrir encore l'aſſemblage heureux des plus éminentes vertus. Quand on indique des ſpectacles pour de bonnes œuvres, les théatres ſont remplis; & la foule qui groſſit, annonce que la ſenſibilité touchante agit ſur bien des cœurs, & que l'égoïſme eſt une contagion peu répandue. Par-tout en province on a des ſalles de ſpectacles: qu'il y ait des jours deſtinés, & tant de repréſentations pour le tronc de ceux que les malheurs auront frappés.

L'homme ſait peu jouir des tréſors qu'il entaſſe. Nous poſſédons des richeſſes préférables à toutes celles du Potoſe, dans la fameuſe bibliothèque du Roi: eh bien! on eſt avare de cette mine précieuſe. Pourquoi ne pas laiſſer ouvert tous les jours de la ſemaine cet immenſe magaſin des connoiſſances humaines? C'eſt-là que l'homme eſt étonné de l'homme; c'eſt-là

qu'il doit être orgueilleux de porter ce beau titre ; c'eſt-là que l'ame s'élève, qu'elle s'agrandit, & qu'il ſemble entendre, comme autant d'oracles, tous les illuſtres morts dont le génie, comme une flamme céleſte & pure, ſurvit à la matière, & plane ſur les débris des temps.

Je ne ſais quelle raiſon politique en interdit ſi ſouvent l'entrée. Ceux pourtant qui ſont attachés à cet objet d'utilité publique ſont largement payés. Doit-on craindre qu'on s'éclaire, & que les lumières ſe propagent ? quand on paroît ne vouloir que le bonheur des hommes, on doit aimer qu'ils s'inſtruiſent; c'eſt quand on veut les mettre dans les fers, & leur faire porter le joug de la ſervitude, qu'on doit chercher à les laiſſer dans les ténèbres de l'ignorance. La connoiſſance de ſes maux, bien loin d'affliger trop l'homme qui gémit, comme le dit un déclamateur mal-adroit *contre la multiplicité des brochures*, lui donne

les moyens & la force de les mépriſer, ou de les repouſſer avec cette énergie dont n'eſt jamais capable le foible & l'imbécille ignorant.

Au voleur, au voleur..... Ma foi je m'imagine encore pourſuivre un impudent laquais, qui m'a volé beaucoup d'argent pour mettre à la loterie. Je dois préſenter un placet aux États pour me faire rendre cet argent volé, & demander, au nom de la Nation indignée, au nom des pauvres qui ſe repentent d'avoir été chercher plutôt un billet de loterie qu'un pain, au nom de tous ceux qui, à leur grand regret, s'y ſont ruinés, de ne plus ſouffrir de loterie. Quoi! l'on défend tous les jeux de haſard, & celui-là ſera autoriſé, ſera ſoutenu par le Gouvernement!

Liberté de la Preſſe.

Que les faiſeurs de brochures ſe faſſent imprimer tant qu'ils voudront; qu'il y ait

cependant certaines modifications indiſpenſables. N'eſt-il pas indigne qu'un homme avoué pour vous cenſurer, & qui peut être auſſi fûté, auſſi peu délicat que l'abbé ***, vous dérobe vos penſées, & s'enrichiſſe du fruit de vos veilles ? comme le frêlon qui ne ſait rien tirer des fleurs, il ſe repaît du miel que vous avez compoſé, s'engraiſſe de ſes rapines, & ſe pavane avec l'or & l'azur de vos aîles. Enchaîner le génie, c'eſt arracher à l'homme ſa plus belle prérogative, c'eſt ravir à ſon ame la plus noble jouiſſance. Que de bons ouvrages, proſcrits par l'ignorance ou la ſuperſtition, nous aurions, ſi des mains infames ne les avoient lacérés ! Qu'avons-nous à la place ? des Requiſitoires ennuyeux, des grands Arrêts... des Chefs-d'œuvre d'hypocriſie.

Demander pour la Nobleſſe le pouvoir de commercer. Comment n'eſt-il pas auſſi honorable d'enrichir ſa patrie, de la nourrir, d'augmenter ſa ſplendeur,

de traverſer les mers avec courage, pour apporter dans ſon ſein les tréſors dont la Nature eſt prodigue dans des contrées éloignées, de la vivifier & d'y faire germer l'abondance, que d'attendre, ſouvent toute ſa vie, dans les garniſons, au ſein de la molleſſe, de l'ignorance, des plaiſirs & même de la débauche, le moment d'aller haſarder ſes jours pour la défendre, que de périr même pour elle, les armes à la main, dans le fort des combats. Le commerçant n'expoſe-t-il pas cette vie qu'il conſacre à la proſpérité de ſon pays ? ne craint-il pas de perdre avec ſes jours, & ſa fortune & celle de tous les ſiens ? Quel fruit retire-t-il de tant de travaux ? Le décore-t-on d'un ſigne glorieux ? pique-t-on ſon émulation ? excite-t-on ſon courage ? cette ambition infatigable & ſi néceſſaire, l'ennoblit-elle aux yeux de ſes concitoyens qu'elle alimente ? Eh quoi ! ne pourra-t-on jamais écrire des titres de nobleſſe qu'avec le ſang des hommes !

Etablir des magaſins de farine, & les remplir durant la belle ſaiſon, pour ne pas dépenſer énormément quand il en faut pendant l'hiver ; faire auſſi conſtruire des moulins appellés *par-à-famine*, & que tourneront, chacun leur tour, tous les chevaux de luxe, auſſi inutiles que leurs maîtres & que les valets qui les engraiſſent.

Diminuer les fêtes, parce qu'on mange tous les jours, & que les jours de fêtes trop multipliés ſont des jours de deuil pour le peuple, des jours de pareſſe ou de débauches. Le travail remplacera ces trois vices, & fera fleurir l'état ſans faire tort à la religion.

Le ridicule des Abbés.

On a beau dire à Meſſieurs les Abbés qu'ils ſont trop coquets & trop parfumés, vous ne les voyez pas moins avoir d'énormes toupets, des doubles ronds, des calotes reſplendiſſantes, des ceintures

larges & flottantes, des manteaux ondoyants ſur des épaules moins larges que la tête, & juſqu'à des boucles d'or à des ſouliers d'un poli de glace, qui ne ſe changeront jamais en ſandales attachées par un cordon; on a beau leur dire de ne pas chercher à faire les agréables auprès des Laïs de nos jours, ils n'en ſont pas moins audacieux, entreprenans, téméraires, indiſcrets & libertins; on a beau leur dire qu'un roman n'eſt pas un breviaire, qu'une fille n'eſt pas un autel, le premier ne s'en lit pas moins, la ſeconde eſt encenſée, adorée, & le petit ſacrifice va ſon train.....; on a beau leur dire d'aller à pied, ou de monter ſur des ânes à l'exemple du Sauveur, on ne les voit pas moins traînés à ſix chevaux, dans un char élégant comme celui d'une Divinité d'Opéra; on a beau leur dire: vous ne devez pas aller au ſpectacle, & ſur-tout en grand coſtume, ils y ſont toujours les premiers à chiffonner quelques Nymphes, ou à ſiffler un acteur. Ce ſont eux qui devroient

non-ſeulement être ſifflés, mais même être chaſſés de ces lieux publics ; ce ſont eux qu'on devroit punir par des huées éclatantes, quand leur conduite eſt auſſi oppoſée aux devoirs ſacrés d'un état qu'ils font mépriſer chaque jour, & quand ils cauſent, par leur préſence & leur effronterie, le ſcandale le plus frappant& le plus honteux.

Les cloches ſont des inſtrumens fort bien inventés pour inviter les fidèles à venir dans les temples, mais ne pourroit-on pas ſe diſpenſer de les faire réſonner la nuit, afin que les malades puſſent au moins repoſer pendant ce tems? Eſt-il bien néceſſaire auſſi qu'on les agite tant & plus pour les morts, & que leur ſon lugubre & triſte porte la mélancolie dans l'ame des vivans qu'elles étourdiſſent chaque jour?

Les murailles de Paris ſont ſi bien imaginées, ces colonnes ſont d'un ſi bon goût, d'une architecture ſi noble, ſi impoſante,

ſante, qu'il ſeroit tout-à-fait dommage de les détruire. En arrivant, l'étranger surpris ſe fait une idée ſi vaſte de la capitale ! pourquoi faire tomber ces échantillons merveilleux des plus ſomptueux édifices ? je ne ſuis point d'avis qu'on les renverſe. Cette enceinte, digne de Rome, doit reſter pour éterniſer la mémoire des inventeurs. Fermiers généraux, vous me donnerez ſans doute une couronne, & les ſuppôts de votre inquiſition bienfaiſante béniront à jamais mon nom !

Pour nous paſſer de mouchards, qui ſont dans une grande ville ce que ſont les chats dans un ménage, c'eſt-à-dire des animaux très-nuiſibles qui mangent ſouvent de bons morceaux à la cuiſine en empêchant que les rats dévorent les meubles ; pour réformer cette armée d'hommes vils, qui coûtent plus que tous les Cartouches de Paris ne volent dans un an, ayons donc abſolument des aſſemblées de quartier préſidées non par les importants & ſuffiſants Commiſſaires de la Police qui ſe croient tous autant

de juges ſuprêmes, mais par des gens choiſis, élus par les citoyens. La conduite de ceux de la police ſubira leur examen.

Si les États-Généraux y conſentent, les jolies femmes pourront impunément coëffer leurs maris en limaçons,& gagner par-là-deſſus de grands & d'indécents procès; mais, avant cela, qu'on les condamne, la raiſon le commande & la juſtice encore plus.

Portons un fer deſtructeur à l'armée pour combattre les ennemis de l'état; mais qu'on ne voye plus dans des villes bien gardées ni ſabres, ni couteaux de chaſſe, ni épées, ni cannes à dards, ni bâtons qui reſſemblent à des maſſues. UnHottentot qui nous verroit ainſi armés de pied en cap, croiroit que nous avons toujours à diſputer à des tigres ou à des ours nos alimens & notre gîte. Alors nous n'aurons plus de maîtres d'eſcrime, dont la féroce adreſſe eſt vantée même

jusque par des abbés rédacteurs des journaux.

Je trouve tout-à-fait étonnant que pour aller faire la guerre, on sacrifie tout ce qu'il y a de plus beaux hommes. Comment a-t-on pu se résoudre à envoyer à la boucherie l'élite d'une nation, des hommes forts, robustes & bien constitués, qui, sous peine d'être envoyés aux galères, sont obligés de s'aller faire égorger à raison de cinq sols par jour. Il seroit bien plus sage de faire de tous ces beaux hommes des cultivateurs ou des ouvriers utiles, & de ne composer l'armée que de bossus, que de bancroches, que de pieds-bots & de nains. Il est un pays dans le monde où l'on purge la société de tous ces êtres difformes & disgraciés de la nature en les jettant à la mer. Il vaudroit beaucoup mieux exposer 50000 bossus à la mitraille du canon, que seulement une belle compagnie de grenadiers. Les races sont si pures depuis

quelque tems,qu'on pouroit trouver très-facilement une armée de deux cents mille Tercites dans le royaume & les armer en moins de trois mois. Il ne faut pas être un Hercule pour tirer un coup de fusil, & l'ame d'un bossu, quoique placée de travers dans un corps arqué, peut avoir une certaine élévation; l'héroïsme ne tient pas toujours à la structure, & Luxembourg ne montra jamais sa bosse aux ennemis.

On a tant crié contre les abus de l'Hôtel-Dieu, qu'il est inconcevable qu'il en existe encore autant. Ce seroit bien le cas de rapporter ces vers qu'on met dans la bouche d'un malade:

O toi, qui douterois de mon sort déplorable,
Viens, approche, frémis, tu recules d'effroi . . .
Tu n'oses seulement lever les yeux sur moi ! ...
Vois combien la Nature est ici méprisée.
D'un mourant embrassé, le feu contagieux
Me consume à ma droite, & ma gauche est glacée
Par le froid d'un cadavre étendu sous mes yeux.
Ce spectacle effrayant, à mon ame oppressée

D'un contraſte exécrable étale les horreurs.
Que ce hideux tableau s'offre à votre penſée ;
Ah ! ne ſentez-vous pas ſe ſoulever vos cœurs ?

Bien loin d'accuſer de tels maux le cœur paternel de mon Roi, de ce Prince dont je ne prononce ou n'écris pas le nom ſans un plaiſir ſecret qui ravit mon ame, j'aime mieux croire que les embarras multipliés du gouvernement ont retardé le grand projet de réforme qu'on avoit ſi juſtement & ſi ſagement arrêté.

Vous, qui demandez à grands cris d'être déchargés du fardeau d'un impôt, vous, qui voulez une conſtitution nouvelle & mieux ordonnée, vous, pères de la patrie, penſez à écarter des grandes villes tous ces cloaques impurs, foyers de la peſte & de la mort! Soulagez cette claſſe ſouffrante en ſongeant à vos intérêts particuliers. Détourneriez-vous les yeux de tous les maux qui l'accablent, lorſque vous êtes raſſemblés pour opérer les plus grands biens! Dignes

& ſages amis d'un peuple qui gémit depuis ſi long-tems, qu'un des principaux réſultats de vos opérations ſoit de diſſiper l'horreur dans laquelle tant d'infortunés ſont engloutis! Non, vous ne verrez pas ſans frémir la Douleur obſtinée diſtiller lentement ſa coupe mortelle ſur le malheureux que l'indigence a jetté dans ces lieux funeſtes appellés hôpitaux. Les rendre plus ſains, donner pour les adminiſtrer un plan bien réfléchi, bien combiné, dicté par la ſenſibilité, l'amour du pauvre & l'humanité; ce ſera le plus grand bienfait du Monarque & de la Nation.

Il eſt néceſſaire d'avoir dans une grande ville des courtiſannes; il ſeroit ſi difficile d'ailleurs de les détruire, qu'on voudra bien ne pas s'occuper d'un ſi petit objet. C'eſt une choſe ſi ſéduiſante, ſi agréable de rencontrer à chaque pas une jolie ſirene étalant preſque tous ſes appas! il eſt ſi commode de trouver à peu de frais une bonne amie tout auſſi-

tôt que l'envie vous en prend! ce joli métier, ce commerce ſi lucratif fait vivre tant de charmantes créatures dont l'exiſtence eſt filée par les plaiſirs! une maman embarraſſée de ſes filles, trouve tant de reſſources en trafiquant leur beauté! il en réſulte encore de ſi grands avantages pour la pharmacie! elles enrichiſſent tant d'apothicaires & d'empiriques! elles font valoir tellement la vertu des honnêtes femmes, qu'en vérité ce feroit un grand malheur de mettre toutes ces déeſſes ſous la ſauve-garde de Saint-Martin! elles occupent tant de déſœuvrés! elles font tellement circuler les eſpèces en les obtenant de vieux avares, que c'eſt un avantage réel pour la police & pour une grande ville d'avoir toujours un nombreux troupeau de ces Vénus, dont les petites fredaines font des gentilleſſes dans notre ſiècle de lumières! On aura ſoin cependant, ſi on en laiſſe augmenter la licencieuſe pépinière, d'augmenter auſſi le nombre des Médécins, des Chirurgiens, de faire agrandir

les hôpitaux & la jolie maiſon de campagne appellée Bicêtre. On aura ſoin d'ordonner qu'elles ſoient toutes vêtues de la même couleur, afin que les femmes non galantes ne ſoient pas à chaque inſtant expoſées à être priſes pour des C.... Alors, malheur à celui qui inſultera une femme, quand elle n'aura pas l'uniforme! Les loix lui feront ſubir l'opération de la caſtration. Nos légiſlateurs, nos petits Solons pourront ajouter cet article eſſentiel au nouveau code pénal.

Empêcher les huiſſiers priſeurs d'acheter ou de faire acheter ſous main rien au mont de piété, gouffre où vont s'engloutir toutes les poſſeſſions du peuple qui abuſe de la facilité qu'il a d'y dépoſer juſqu'à ſa dernière chemiſe. Sûrement les états-généraux ouvriront de grands yeux obſervateurs ſur cette inſtitution abſolument vicieuſe. Les richeſſes de ſes adminiſtrateurs, qui convertiſſent la dépouille des pauvres en tréſors, ſont la preuve la plus convain-

cante que ce Mont-de-piété ou plutôt de *pitié*, eſt plus dangereux qu'utile, plus ruineux que favorable.

L'heureux Songe.

Fatigué du tumulte des villes, & voulant me livrer tout entier à la contemplation de la belle nature, je m'enfonce un jour dans un bois ſolitaire, dont les ſites variés offroient tour à tour à mes yeux enchantés des tableaux raviſſans. J'arrive dans un endroit délicieux, couvert d'arbres à fleurs qui parfumoient l'air d'odeurs les plus ſuaves. Une grotte tapiſſée de lierre, me parut le ſéjour du repos. Un épais gazon, le murmure d'un ruiſſeau, le chant des oiſeaux, tout m'invite au ſommeil. J'entre, je m'étends ſur la mouſſe fleurie, & bientôt une douce langueur ſe gliſſe dans mes ſens; le calme s'empare de mon ame, & je clos la paupière.

Le ſonge le plus flatteur vint ravir mes eſprits. Il me ſembla que tout-à-coup tranſporté juſqu'au ſéjour de l'E-

ternel, j'entendis ſa voix majeſtueuſe qui diſoit : Grands de la terre, connoiſſez votre foibleſſe & le néant de vos grandeurs, à l'aſpect des rayons éclatans qui couronnent ma tête immortelle ! J'ai voulu qu'il exiſtât des puiſſances pour le bonheur des humains ; mais, Tyrans, frémiſſez. Depuis le premier juſqu'au dernier de vos ſujets, tous ſont l'ouvrage de mes mains. Ne ne les regardez plus comme des êtres vils, formés pour vos plaiſirs. Ménagez le ſang que je fais couler dans leurs veines. Faites-en des heureux plutôt que des eſclaves. Songez, ſongez que cette main puiſſante qui diſtribue les couronnes ſur la terre, peut élever comme anéantir les empires, qui roulent dans l'abyme des temps à ma voix comme les ſables emportés par le ſouffle des vents. Songez que c'eſt le même Dieu qui vous jugera tous, & qu'à mes yeux les mortels ne different que par le nombre des vertus & des vices. J'animai de feux ardents ce magnifique flambeau des cieux,

pour les yeux des paſteurs & des rois. L'aigle orgueilleux qui le fixe,en portant ſon vol audacieux dans les nues , finit comme l'humble roitelet qui gazouille dans l'ombre des forêts. Hommes, qui que vousſoyez,vous êtes tous mes enfans. Les loix que ma juſtice a faites, ſont immuables ; le même ſort vous attend. Les élémens ſont en commun pour vous; que les fruits ſucculents de la terre ſoient de même. Partagez en frères ces mets toujours renaiſſants que ma ſageſſe vous prépare, & que la misère & les beſoins rongeurs ceſſent d'élever leur voix mourante juſqu'à moi, tandis que les plus indignes de les obtenir , s'emparent ſeuls de mes bienfaits renouvelés ſans ceſſe. Souvenez-vous, hommes orgueilleux & puiſſants, que votre règne n'eſt qu'un ſonge; & qu'un jour devenus cendre, vous devez être mêlés & confondus avec celle des infortunés, dont vous aurez été les oppreſſeurs.

Vous, miniſtres de mes autels preſqu'abandonnés , rappellez-y par vos

exemples, les peuples qu'ils ont ſi ſouvent ſcandaliſés. Ne ſoyez plus *marchands* dans mes temples auguſtes ; un bras vengeur vous en chaſſeroit. Vivez auſſi purs que des anges dont vous devez être les images ſur la terre ; & dépouillez-vous de ce vain appareil de grandeur, de ce faſte honteux & mépriſable qui vous rend indignes du plus parfait modèle de candeur & de modeſtie. Ne ſoyez plus diviſés par des intérêts odieux, n'accumulez point de richeſſes que vous devez employer à ſecourir les malheureux. Soyez citoyens, l'équité vous le crie; ſoyez les pacificateurs des troubles, les conſolateurs publics & particuliers, les défenſeurs du pauvre, les médiateurs des familles, les amis des rois, & les organes des volontés divines. Qui pourra, qui oſera même attaquer ceux qui feront ainſi ma gloire en célébrant mes bienfaits ? point d'hypocriſie, point de ſimonie parmi vous. Soyez humbles, ſoyez indulgents, ſoyez laborieux, utiles & vertueux. En créant l'univers,

ma voix ſe fit entendre à toutes les créatures vivantes ; & quand je leur dis du haut des céleſtes demeures, *croiſſez & multipliez* ; ce n'étoit point un conſeil, mais un précepte que je donnai à tous les êtres innombrables qui reçurent de moi le pouvoir de ſe reproduire. Votre ſtérilité eſt à la honte de la nature. Pourquoi vous ai-je donné des cœurs ? ce ne ſera point ſouiller les temples ſacrés où vous faites fumer l'encens qui s'élève juſqu'à mon trône, que d'y conduire ceux qui vous devront l'exiſtence, pour me les offrir & me les conſacrer. Ils pourront à leur tour prêcher aux hommes les vertus, & leur en montrer l'exemple.

Vous, peuple, avez-vous oublié que ma bonté veille toujours ſur vous, & que d'un ſouffle je peux détourner les fléaux qui vous menaçent ? Quels cris tumultueux, que de haines, que de fureurs, que de brigandages, que de diſſentions ! Le ſang coule de toutes parts, & la terre n'offre plus à mes yeux qu'un

tableau d'horreurs ! Et toi, France, terre chérie, puis-je voir ton ſein déchiré par la diſcorde & l'ambition, au moment où tu dois à ma puiſſance le prince le plus vertueux ? Peuple ingrat, en recevant un tel préſent des cieux, pouvez-vous douter des intentions qu'il a d'aſſurer votre bonheur ? ce feroit ne pas croire aux vertus dont j'ornai ſon cœur dès ſes plus tendres ans. Objet de ma prédiction, bientôt il me devra le calme qu'il deſire, & ſa belle ame ne ſera plus en proie à la douleur, quand je l'ai formée pour jouir des délices de la paix & de la propriété. Raſſemblés ſous ſes yeux, vous vous réunirez ſans-doute pour lui procurer ces deux grands biens, ſans leſquels un peuple & ſon roi ne peuvent être heureux. Français, vous chérirez ſes loix ; elles ſeront dictées par mon eſprit, & vous aimerez à vivre ſous le plus doux & le plus bel empire. Corrigez la dépravation de vos mœurs, & rendez-vous dignes de votre auteur & du

prince qui vous gouverne, en n'accumulant pas les afflictions, les misères & les calamités dans les contrées fortunées où je vous ai placés. Respectez vos maîtres, & vous n'aurez plus à gémir, dans les chaînes du despotisme & de la tyrannie, de l'injustice & de la cruauté, du fanatisme & de l'usurpation. Mon bras a frappé ces monstres, ils sont anéantis pour jamais, & cette terre si long-temps arrosée de vos larmes, de votre sang & de vos sueurs, bientôt l'exemple & l'admiration de l'univers, sera l'azyle du vrai bonheur, la retraite assurée des persécutés, & le séjour de l'abondance & des vertus.

Remerciement à très-gros & très-impuissant Seigneur Mons. DÉFICIT.

Vous avez fixé l'attention générale, mon bon monsieur, tout le monde a été fort étonné de vous voir naître tout-à-coup du sein du calme & de l'engourdissement. Vous avez paru comme une nouvelle comète, pour embrâser

tous les esprits, étonner nos profonds politiques, & répandre par-tout l'alarme & la terreur. Qui s'en seroit douté, monseigneur, que votre influence, bien loin d'être maligne, auroit au contraire répandu un nouveau jour sur des mystères jusqu'alors impénétrables ?

Qui se seroit douté que la liberté, cette amie des ames sublimes, auroit allumé son flambeau radieux aux sombres rayons de votre incomparable queue? Grand merci, monseigneur *Déficit.*

Sans vous, aurions-nous vu le petit Richelieu de Toulouse, se placer sur les marches du trône, à la droite du souverain? Aurions-nous vu cet Hercule en calotte, vouloir retourner l'empire François comme un gant, après avoir renversé le plus aimable roué, le plus insensé prodigue que Plutus en délire ait élevé au faîte des honneurs? L'aurions-nous vu, ce fantôme d'un jour, vouloir réprimer avec une verge fragile, & qu'il croyoit de fer, le babil indiscret de la troupe des *perroquets?*

L'aurions-nous

L'aurions-nous vu, sans vous, cet ambitieux inconséquent & mal-adroit, être assailli par ces oiseaux importuns, & succomber sous leurs becs & leurs ongles? Auroit-il obtenu pour récompense de tant de coups de griffes, la robe & le chapeau rouge, tout exprès envoyés par le vicaire du seigneur, qui fit en vérité fort bien de l'habiller en écrévisse, emblême des progrès qu'il avoit faits pour rendre un grand peuple heureux? Grand merçi, monseigneur *Déficit.*

Ah! sans vous, monseigneur, auroit-on vu rappeller dans le vaisseau des finances, le pilote sage & prudent qui vient de le tirer d'une fameuse tempête, avec la boussole de la probité, les voiles de la prévoyance, & le gouvernail de la fermeté, pour se conduire à l'isle du bonheur? Son maître enchanté de lui, l'auroit-il embrassé, comme autrefois Henri IV embrassa le vertueux Sully?

Ah! graces à vous & très-grand merci, monseigneur *Déficit.*

Sans vous, monseigneur, aurions-nous vu paroître ce fameux *mémoire*;

foudroyé par l'*ultimatum*? Aurions-nous appris à connoître nos droits, à méprifer l'orgueil tyrannique des grands, à fecouer le joug de la fervitude, pour nous ranger fous les aîles paternelles du meilleur & du plus aimé des rois? Aurions-nous fu nous affranchir des abus fans nombre, qui fi long-temps ont fait des victimes malheureufes? Les riches auroient-ils appris à ne pas méprifer ceux qui les font briller, en les nourriffant eux & leurs valets? Les magiftrats fe feroient-ils vus forcés de devenir juftes, en fuivant une marche fûre, & le voile de l'ignorance & de la barbarie feroit-il enfin déchiré? Sans vous, l'innocence auroit-elle ceffé de craindre d'expirer au milieu des tourmens & de l'infamie?

Grand merci, monfeigneur *Déficit*.

Sans vous, auroit-on montré au doigt monfieur *Don-gratuit*, ce gros fuffifant, qui croyoit faire une grace à fon roi, en régorgeant dans fes coffres une petite portion des tréfors que lui donna jadis l'imbécille & fuperftitieux Fanatifme pour acheter ce qu'il n'appartient qu'à

Dieu de donner ? Auroit-on, ſans vous, donné de bons avis à meſſieurs les prédicateurs du genre humain, qui depuis ſi long-temps nous endoctrinent par des diſcours, & non par des exemples, & qu'il étoit bien juſte d'éclairer à notre tour ſur leurs devoirs, en leur preſcrivant ſans façon d'être plus utiles que riches, plus modeſtes que fiers, plus ſages que licencieux, plus généreux qu'égoïſtes, & plus humbles qu'ambitieux; en leur preſcrivant de ne pas faire du temple du ſeigneur un marché perpétuel où les *oremus* ſuivent le prix des denrées; en leur diſant qu'il eſt indécent de troubler par un commerce continuel des cérémonies pieuſes, & dont le recueillement & le ſilence religieux doivent être la marque du reſpect qu'on doit avoir pour elles; en leur diſant d'aimer les pauvres, de leur donner d'autres conſolations que de vaines paroles, & de ne pas inſulter à la misère qui s'étend ſur une claſſe nombreuſe de citoyens utiles & précieux, en étalant à leurs yeux l'inſolence d'un faſte qui n'eſt pas

fait pour les miniſtres du dieu des infortunés ? grand merçi, monſeigneur *Déficit*.

Sans vous encore, auroit-on vu paroître cette foule d'écrits, qu'on appelle *déluge*, avec plus de raiſon qu'on ne penſe, puiſque ſur ces eaux on verra voguer en ſureté l'arche ſacrée de la patrie ?

Sans vous encore, auroit-on découvert tous les faux frères, & ſe ſeroit-on aviſé de les chaſſer à coup de poings des aſſemblées qu'ils déshonoroient par leur préſence & leur effronterie ?

Sans vous, tous les cœurs ſe ſeroient-ils embrâſés preſqu'en même temps de ce noble enthouſiame appellé l'amour de la liberté bien entendue, qui fait la gloire des nations, plutôt qu'elle ne les précipite ? Auroit-on raſſemblé avec une précaution ſi ſage & ſi bien combinée, l'élite d'un puiſſant royaume, pour en former une famille dont la majeſté répondît à celle du père qui veut ſon bonheur ? Auroit-on vu l'amour des François pour leur ſouverain, pour leur auguſte & vertueux ami, ſe manifeſter avec autant d'éclat, & ſa préſence

la famille qui manque est au commencement du livre

auroit-elle érigé pour lui des autels dans tous les cœurs entièrement dévoués à ſa perſonne chérie ? ces cris d'allégreſſe, portés juſqu'aux Cieux qu'ils ont frappé, en répétant le nom de Louis, ſe feroient-ils fait entendre avec tant de plaiſir, & les larmes du ſentiment le plus pur & le plus affectueux, ſeroient-elles échappées au prince attendri pour ſe mêler avec celles de ſes ſujets, aux yeux deſquels l'eſpérance eſt preſque le bonheur, tant ils comptent ſur les vertus de celui qui les gouverne.

Sans vous, ſon nom feroit-il un jour gravé ſur un bronze éternel par les mains de la félicité ?

Ah! grand merci, grand merci, monſeigneur, monſeigneur *Déficit.*

Sans vous, le malheureux L*** auroit-il été chercher la mort, en tirant *des pies dans* ſon parc de Bâville ?

Sans vous, un Sieyes, un Gérutti, auroient-ils plaidé la cauſe du peuple avec tant d'éloquence & de charme, & juſqu'au vigoureux & foudroyant

339

père Duchêne auroit-il caſſé les vitres pour qu'on y vît beaucoup plus clair? Grand merci, &c.

Sans vous, en dèpit de la foule des Ariſtocrates, & malgré l'apoſtat d'Antr.... & le fougueux d'Eſpr...., ce *Tiers-Etat*, ſi petit à leurs yeux, mais qui, fier de ſa force & de ſes droits impreſcriptibles, pourroit d'un ſouffle anéantir ſes oppreſſeurs, ſe ſeroit-il donné le beau titre de *Communes de France?* ſe ſeroit-il conſtitué *Aſſemblée nationale?* Mille fois grand merci, monſeigneur *Déficit.*

Sans vous, aurois-je auſſi le plaiſir de le dire, de l'écrire & de le ſentir auſſi vivement, & de mêler les folies de la joie aux élans du ſentiment? Grand merci, *pour mon compte*, monſeigneur *Déficit.*

Je vous dirois bien d'autres *ſans vous*, mais comme vous êtes cauſe que je fais de fort maigres repas depuis quelque temps, je finirois par vous dire peut-être des ſottiſes, j'aime mieux finir.
